Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

48 | 2003

Approches syntaxiques contemporaines

L'orientation générativiste

Patrick Bellier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/217>

DOI : 10.4000/linx.217

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2003

Pagination : 91-100

ISBN : 0246-8743

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Patrick Bellier, « L'orientation générativiste », *Linx* [En ligne], 48 | 2003, mis en ligne le 01 octobre 2003, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/217> ; DOI : 10.4000/linx.217

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

L'orientation générativiste

*Patrick Bellier, Université de Paris-8, UMR 7023.
bellier@univ-paris8.fr.*

If some approach to the study of language really does have doctrines or privileged notations that are not subject to challenge on pain of « abandoning the theory », some kind of perceived disaster, then we can be fairly confident that this approach is a byway to be avoided in the search for serious answers to serious questions.

N. Chomsky, in Asa Kasher (ed.), 1991, *The Chomskyan Turn*.

Depuis près d'un demi-siècle, la Grammaire Générative s'est développée autour de quelques intuitions fondamentales : les constituants de la phrase peuvent jouer simultanément plusieurs rôles, ces rôles sont associés à des positions déterminées ; les relations entre deux rôles obéissent à des principes spécifiques et bien articulés : ce sont les transformations, dont l'étude constitue l'essentiel de la syntaxe. Ces intuitions ont été testées sur toute une gamme de langues ; la convergence toujours constatée des grammaires particulières, ainsi que les indications de la psycholinguistique, ont conduit à une conclusion radicale : le niveau auquel s'appliquent les principes grammaticaux n'est pas celui des langues particulières, mais celui du langage en général. Il existe une Grammaire Universelle qui détermine le format de toute langue humaine.

Mais on sait bien qu'à chaque pas il faut ajouter des hypothèses auxiliaires dont la justification repose sur l'analyse détaillée des faits. Un exemple parmi tant d'autres (exemple assez neutre puisque ces hypothèses sont nées en dehors de la Grammaire Générative) est offert par le traitement du temps grammatical. Une tradition bien établie en sémantique formelle traite le temps grammatical comme un opérateur de phrase ; une autre tradition, représentée notamment par Partee (1973), considère les temps grammaticaux comme des expressions référentielles dénotant des intervalles, des sortes de pronoms ayant pour antécédent le moment de l'énonciation t^0 . Toute approche du temps grammatical doit évaluer ces deux hypothèses (et d'autres éventuellement), quel que soit le cadre théorique adopté. La spécificité de la Grammaire Générative, s'il y en a une sur ce point, consisterait à projeter

« spatialement » les deux éléments de la relation sémantique (par exemple le pronom et son antécédent) comme des points dans la structure géométrique associée à toute phrase. Mais cette dernière particularité doit elle-même être motivée empiriquement. Y a-t-il de bonnes raisons de supposer qu'il existe une géométrie de la phrase ? La question dépasse celle de la linéarisation ; elle concerne la hiérarchie syntaxique des catégories. On lira au paragraphe suivant une esquisse de justification à propos de l'ordre respectif des catégories T et V. Plus généralement, l'existence et l'extension d'une syntaxe (dont la géométrie est une part importante) ne relèvent pas d'un choix théorique *a priori* ; elles résultent de l'examen des faits. Les faits peuvent à terme livrer une réponse négative, c'est pourquoi la souplesse est une qualité essentielle. Mais jusqu'à présent la Grammaire Générative peut considérer qu'elle n'a pas été démentie sur ce point. Pour le reste, elle partage l'essentiel de ses hypothèses avec d'autres formalismes. Ce qui constitue le fonds commun de la linguistique est plus riche et plus important qu'on ne paraît le supposer quand on discute des différents modèles disponibles.

1. Composantes

On peut distinguer au moins deux composantes dans l'architecture du langage : le lexique et le « système computationnel ». Le **lexique** spécifie les éléments qui entrent dans le système computationnel, avec leurs particularités (par exemple que tel nom est masculin, ou féminin). Le lexique est probablement, avec la morphologie, le lieu des principales variations entre langues ; on peut néanmoins supposer qu'il existe un sous-ensemble de propriétés (sémantiques) universelles, parmi lesquelles chaque langue, à un moment donné de son histoire, opère une sélection. Au moment d'énoncer une phrase, un locuteur choisit à son tour les termes appropriés, à partir desquels se bâtit la dérivation.

Minimalement, on peut associer à tout énoncé une structure argumentale. Dans sa forme la plus générale, un mot simple (ou peut-être une racine) est un prédicat, qui impose des contraintes sélectionnelles à son environnement immédiat ; un prédicat doit être saturé par des arguments (à valeur référentielle). D'autres spécifications peuvent être ajoutées : une hypothèse souvent retenue consiste à décomposer les prédicats (ou seulement certains d'entre eux) en une expression (métaphorique) du mouvement, qui permet d'assigner aux arguments les rôles de *thème* (l'objet déplacé), *source* et *but* ; et une expression de la cause, qui permet d'assigner le rôle d'*agent* (voir p. ex. Marantz, 1984). La forme exacte du lexique n'a pas à nous retenir ici. Mais il existe une distinction qui paraît bien tenir une place essentielle en syntaxe : des faits convergents conduisent en effet à poser que la relation entre un prédicat et ses arguments peut être de deux types : directe ou indirecte. Il s'agit notamment du fait que la plupart des expressions idiomatiques sont constituées d'un prédicat et de ses compléments, à l'exception du sujet : dans *Le voisin a cassé sa pipe*, *le voisin* reçoit l'interprétation compositionnelle usuelle (Marantz, 1984). Un tel phénomène indique que le sujet n'est interprété qu'après l'intégration du prédicat et de son complément, et qu'il y a donc une relation plus étroite entre les deux derniers. Mais il serait abusif d'assimiler argument direct et complément (au sens traditionnel du terme), argument

indirect et sujet, comme on le verra dans le paragraphe 3. La Grammaire Générative n'a jamais considéré les fonctions grammaticales de base comme des primitives de la théorie.

La distinction entre deux types de relation conduit naturellement à distinguer deux types de prédicats : ceux qui n'entrent que dans une relation directe avec leur(s) argument(s) – les inaccusatifs ; ceux qui autorisent une relation indirecte – les inergatifs (Burzio, 1985). (Les exemples seront donnés dans le §3.)

Notons pour finir que le lexique est le lieu d'opérations morphologiques qui pour l'essentiel reviennent à manipuler l'argument indirect, soit en le retranchant quand il existait (la racine de *souhaiter* a deux arguments, *souhait-able* n'en a qu'un) soit en l'introduisant quand il n'existait pas (*légal* n'a qu'un argument direct, *légal-iser* possède en plus un argument indirect).

La **structure** est d'abord une projection du lexique. Sa principale fonction est d'indiquer la correspondance entre unités lexicales et catégories syntaxiques et la façon dont les atomes syntaxiques se réunissent en molécules. Le principe est simple : quand deux unités sont réunies, l'une l'emporte toujours sur l'autre, sur le modèle de la prédation ; la molécule résultante manifeste les propriétés de l'unité dominante.

$$A+B=A.$$

Ce principe ne va pas de soi ; il est dicté par l'examen des faits. Par exemple, la réunion du verbe *manger* et du nom *pomme* dans *manger des pommes* a des propriétés simplement verbales ; le groupe *fier de sa réussite* a les propriétés fonctionnelles d'un adjectif. L'élément dominant est appelé la tête de la construction. Sans doute faut-il poser, parallèlement aux deux relations (directe et indirecte) caractéristiques du lexique, deux niveaux d'intégration à la tête (les compléments et les spécificateurs).

La principale question qui se pose à nous pour structurer la phrase est la suivante : quelle est la tête de la phrase simple ? Ce ne peut être le prédicat verbal nu :

(a)* Le chat poursuivre la souris

ne constitue pas une phrase (du point de vue de la syntaxe, l'infinitif n'est pas distinguable de la racine). Il y manque la flexion. Or cette flexion n'est pas seulement une marque morphologique, ni un élément de sens (l'« embrayage » du noyau prédictif sur l'énonciation) ; elle joue un rôle syntaxique direct en déterminant l'ordre des mots. On posera donc qu'il existe une catégorie, appelée par convention Temps (T, ou I, de l'anglais *Inflection*, flexion) dont la morphologie flexionnelle n'est que le reflet (facultatif) ; T est la tête de la phrase simple. Plus généralement, il faut postuler un ensemble de catégories fonctionnelles qui, du point de vue sémantique, font passer des Types référentiels décrits par les catégories lexicales à des individus (le déterminant, par exemple, fait passer du concept *table* à *cette table*) en les situant dans le repère énonciatif. Qu'il me soit permis à nouveau d'insister sur une distinction : poser par exemple que la tête du « groupe nominal » est le déterminant n'est pas propre à la Grammaire Générative ; la même analyse se retrouve pour l'essentiel chez G. Guillaume ou dans la grammaire de Montague. Il est moins fréquent d'en faire une pièce centrale de la géométrie de la phrase. On redira donc que ce qui est remarquable dans ces deux catégories V (la racine verbale) et T, c'est qu'elles ne représentent pas

seulement des valeurs interprétatives, mais qu'elles sont associées par la langue à deux positions distinctes, fixées une fois pour toutes. A nos yeux, il ne s'agit nullement d'un artefact de la description. La place d'une forme verbale par rapport à certaines classes d'adverbes (notamment les adverbes de négation) n'est pas laissée au choix du locuteur (Emonds, 1978 ; Pollock, 1989) ; elle est dictée par la langue.

- (b) *Pierre ne fume **pas**.*
- (c) **Pierre ne **pas** fume.*
- (d) *(Il est raisonnable de) ne **pas** fumer.*

Le même placement se retrouve avec le participe passé :

- (e) *Pierre n'a **pas** fumé.*

C'est donc bien une opposition entre formes fléchies et formes non fléchies qui est pertinente ici. Or si la différence de placement était limitée aux adverbes de négation, on pourrait traiter le phénomène comme une particularité de cette classe. Mais elle s'étend systématiquement à toute une gamme de constructions où il paraît bien difficile de trouver une unité sémantique – non seulement d'autres types d'adverbes :

- (f) * *Pierre **trop** fume.*
- (g) ***Trop** fumer est malsain.*

mais aussi l'inversion du sujet pronominal :

- (h) *Avez-**vous** dîné ?*

ou le placement des quantificateurs « flottants » :

- (i) *Les enfants connaissent **tous** Pierre.*
- (j) *Les enfants veulent **tous** partir.*
- (k) *Les enfants sont **tous** partis.*
- (l) *Pierre les a **tous** rencontrés.*

La conclusion la plus plausible est que les formes conjuguées et les formes non conjuguées n'occupent pas la même place dans la structure, et que T précède V. Or cette indication d'ordre linéaire doit à son tour être interprétée comme une indication sur la hiérarchie : T précède V comme *manger* précède *une pomme* dans *manger une pomme*, c'est-à-dire comme une tête précède son complément. La relation formelle est du même type dans les deux cas. Poser que le groupe de V est le complément de T permet de rendre compte d'un vaste ensemble de phénomènes non seulement en français, mais dans beaucoup de langues. Il ne suffirait pas d'associer les formes verbales conjuguées aux différentes composantes de la grammaire qui traitent de leur interprétation ; la Grammaire Générative le fait naturellement, comme les autres modèles ; mais il est crucial que ces liens divers soient projetés sur le même axe, parce que les opérations de la langue tirent parti de cette unité.

Pour recevoir une interprétation correcte, la forme verbale fléchie doit donc être associée aux deux positions V et T (pour des raisons qui ne relèvent pas directement de la syntaxe, seul le contenu de la position la plus élevée reçoit une

réalisation phonétique). C'est le lien formel entre deux positions qui définit les **transformations**. Ce qui fait des transformations autre chose qu'un artifice de notation et les rend dignes d'intérêt, ce sont les propriétés universelles qui les caractérisent : propriétés locales, structurales et lexicales. Mais il faut d'abord noter que ces propriétés sont largement indépendantes de la nature des liens sémantiques ou pragmatiques qui unissent les positions en jeu : il peut exister une transformation reliant V à T comme il peut en exister une entre la position d'objet direct et la position initiale dans une interrogative (*Quel livre lis-tu (quel livre) ?*) ; leur justification fonctionnelle est clairement différente dans un cas et dans l'autre ; les contraintes formelles qui pèsent sur elles sont identiques. Dans le cas des interrogatives, il est assez facile de trouver des raisons de placer les mots interrogatifs en tête de proposition : les interrogatifs sont des sortes de quantificateurs à portée large et la syntaxe est ici parallèle à la sémantique. Mais précisément ce parallélisme n'est pas automatique ; en français familier, on dira aussi bien : *Tu lis quel livre ?* Et dans les cas d'interrogation double (*Qui fait quoi ?*) le second interrogatif doit rester à sa place. Des mécanismes plus précis sont donc nécessaires ; on les évoquera dans le dernier paragraphe.

Quant aux propriétés formelles, on se contentera ici de deux : la relation structurale (hiérarchique) pertinente est la c-commande (combinaison d'une relation horizontale minimale et d'une relation verticale, c'est l'équivalent de la relation entre un oncle et son neveu dans un arbre généalogique). Deux points qui n'entrent pas dans une telle relation, ni dans une relation de dominance, ne peuvent avoir entre eux de lien syntaxique.

Les contraintes de localité sont illustrées par le contraste entre

- (m) *Quels amis détestes-tu que Jean ramène à la maison ?* et
- (n) * *Quels amis détestes-tu l'idée que Jean ramène à la maison ?*

Les éléments qui interviennent entre le point de départ et le point d'arrivée de la transformation jouent un rôle crucial. Le déplacement se fait dans une sorte de conduit qui suit étroitement l'enchaînement des catégories. L'« espace de recherche » des transformations est ainsi limité par des principes généraux (la sous-jacence, le Lien minimal).

2. Minimalisme

Pour caractériser d'un mot l'évolution de la Grammaire Générative dans son mouvement général, on dira qu'elle s'est efforcée de dégager systématiquement les facteurs communs à toute une gamme de constructions (à l'intérieur d'une même langue ou entre plusieurs langues), et à éliminer les redondances. Ce mouvement l'a conduite à éliminer les constructions (passives, interrogatives, etc.) de son vocabulaire théorique et à situer le point d'application de la syntaxe au niveau de la faculté universelle de langage, et non plus des langues particulières. Pour prendre un seul exemple, devenu canonique, le passif comporte plusieurs facettes : une partie morphologique (auxiliaire *être* + participe passé), une partie lexicale (la neutralisation de l'argument indirect : partant d'un prédicat à deux arguments, on arrive à une forme

où un seul argument est nécessaire, p. ex. *Pierre a été bouculé*) et finalement une partie transformationnelle, qui déplace l'argument direct en position de sujet. Ces différentes facettes sont indépendantes les unes des autres : la neutralisation de l'argument indirect n'implique pas le déplacement (*Il a été procédé à l'élection*), et la même transformation se retrouve dans des contextes non passifs (*Pierre est arrivé (Pierre)*, voir paragraphe suivant). La même transformation se retrouve aussi, avec les mêmes propriétés, dans beaucoup de langues autres que le français (*John was killed*, pour rester dans la famille). Enfin on peut noter que la syntaxe du français a connu des sauts au cours du temps et que la forme générale de la phrase dans le français du XIII^{ème} siècle (et jusque chez Rabelais) est beaucoup plus proche de celle des langues germaniques modernes que de celle du français moderne, malgré une assez grande continuité dans le vocabulaire.

Ces avancées, ainsi que des oscillations autour du caractère plus ou moins radicalement dérivationnel (opérationnel) de la syntaxe, définissent les formes prises par la théorie au cours de son histoire (théorie standard, Principes et Paramètres, p. ex.).

Le Programme Minimaliste (Chomsky, 1995 ; 1999 ; 2000), comme Chomsky lui-même y insiste, n'est pas une théorie, mais plutôt un point de vue critique qu'on peut porter sur toute théorie : quelle est sa valeur explicative ? Le degré de complexité des éléments d'explication n'est-il pas égal à celui des phénomènes à expliquer ? Dans sa forme actuelle, le Minimalisme maintient deux affirmations :

1. Les seuls niveaux pertinents sont ceux des interfaces avec les systèmes interprétatifs.
2. La théorie est strictement dérivationnelle (c'est-à-dire que les informations modifiées par une opération sont perdues pour la suite).

La première affirmation, sous sa forme la plus forte, est celle qui entraîne les conséquences les plus radicales. Dans une première approximation (grandement simplifiée), on dira qu'il existe dans l'organisme humain des systèmes sensori-moteurs et des systèmes de pensée (conceptuelle et pragmatique) logiquement indépendants de la syntaxe, et qu'il doivent au minimum pouvoir lire et interpréter ses instructions (pour la partie sémantique, voir par exemple Larson et Segal, 1995 ; rien d'essentiel n'est en jeu ici du point de vue syntaxique). Dans ce qu'il appelle lui-même une « fable évolutionniste », Chomsky (2000) imagine un primate doté de la même architecture mentale et du même appareil sensori-moteur que l'homme moderne et chez qui un saut de l'évolution réorganise le cortex en y « insérant » la grammaire universelle. Quelles conditions doit remplir cette grammaire pour être exploitable par les appareils préexistants ? (Cette fable est une pure spéculation, mais n'est pas absurde, voir l'article de Constance Holden, 1998, No last word on Language Origin, dans *Science* 282, où l'auteur récapitule brièvement les éléments qui permettraient de dater l'apparition du langage. On accepte généralement deux phases de croissance rapide et de réorganisation du cerveau, il y a environ deux millions d'années et cinq cent mille ans. Un groupe d'archéologues menés par Richard Klein, de l'Université de Stanford, postule en outre une dernière mutation vers -50 000 qui aurait rendu possible l'usage moderne du langage. Des formes de proto-langage ont certainement

précédé de longue date cette mutation. Il va de soi que la fable de Chomsky ne s'appuie pas sur l'archéologie, mais sur l'analyse interne des langues.)

La thèse Minimaliste la plus forte soutient que les seuls niveaux linguistiquement pertinents sont constitués par les interfaces où systèmes sensori-moteurs et systèmes de pensée décryptent les instructions données par la syntaxe ; que la syntaxe ne contient que des traits interprétables aux interfaces, et qu'elle ne peut en introduire de nouveaux au cours des dérivations.

Il s'ensuit que les notions familières (dans les versions antérieures de la Grammaire Générative) de Structures profonde ou superficielle, de traces, de coindexation, de Gouvernement, etc. doivent être éliminées ou reformulées et donc que les explications qui y avaient recours doivent être reprises sur de nouvelles bases.

Il apparaît immédiatement que ces exigences sont trop fortes : les langues contiennent manifestement des traits dont l'interprétation en dehors de la grammaire ne paraît pas possible. Un des exemples les plus clairs en est donné par les phénomènes d'accord (entre un verbe et son sujet, par exemple), dont la nature semble purement grammaticale. Dans ces cas-là, la solution la plus proche de l'esprit minimaliste consisterait à montrer que ces traits non interprétables sont nécessaires au bon fonctionnement des dérivations elles-mêmes. (On en verra une illustration plus bas.)

Même si la thèse Minimaliste la plus forte n'est donc pas défendable dans l'état actuel de nos connaissances, elle constitue un programme de recherche extrêmement stimulant.

3. Sujets

We may say that the function of the eye is to see, but it remains to determine the implementation (a particular protein in the lens that refracts light, etc.). Similarly, certain semantic properties may involve dislocated structures, but we want to discover the mechanisms that force dislocation.
N. Chomsky, 2000.

La nature de la fonction de sujet pose toute une gamme de questions. Par exemple et en vrac : pourquoi une langue comme le français exige-t-elle que le sujet soit exprimé dès que le verbe reçoit un temps, même si cela ne correspond à aucune exigence sémantique (* *Est nécessaire que tu partes*), alors que l'italien, par ailleurs si proche, ne l'exprime pas ? Pourquoi la forme impersonnelle est-elle possible avec certains verbes, mais non avec d'autres (*Il est arrivé une lettre* / * *Il a menti quelqu'un*) ? Pourquoi le sujet sémantique d'un infinitif dépendant de *sembler* ne peut-il apparaître que comme le sujet formel du verbe principal alors que celui d'un infinitif dépendant de *faire* reste dans la subordonnée ? Etc.

Toutes ces questions demandent une réponse ; mais une exigence supplémentaire s'impose : les réponses ne peuvent pas se contenter de justifier ces phénomènes par rapport à leur rôle dans l'énoncé (leur justification fonctionnelle) ; comme on l'a vu plus haut, elles doivent encore donner le mécanisme qui conduit à un tel résultat. C'est ainsi que j'interprète la citation de Chomsky donnée ci-dessus.

Comme l'a reconnu la grammaire traditionnelle, l'existence des formes impersonnelles (*Il reste du poulet*) oblige à scinder l'analyse du sujet en deux éléments : un sujet sémantique (lexical) et un sujet formel (celui qui entraîne l'accord du verbe). Ces deux éléments (ces deux « rôles ») sont associés à deux positions distinctes. L'opposition entre deux types de relations (directe et indirecte, cf.§1) reliant un argument à son prédicat permet de dégager deux classes de verbes : ceux qui n'exploitent que le premier type sont dits inaccusatifs (ou ergatifs) ; les autres sont appelés inergatifs. L'opposition est antérieure à la Grammaire Générative et paraît bien fondée ; elle se manifeste en français par la possibilité ou non d'une forme impersonnelle et (de façon plus approximative) par l'emploi des auxiliaires *être* ou *avoir* aux formes composées. Ainsi dans :

- (o) *Il est arrivé une lettre.*
 (p) * *Il a menti quelqu'un.*

L'argument de *arriver* est engendré directement comme sœur de V ; celui de *mentir* est engendré plus haut. Comme l'argument externe (en relation indirecte avec le prédicat) correspond normalement à un agent, on l'associe à une catégorie *v*, équivalent abstrait d'un opérateur comme *faire*. Dans le cas où l'argument interne (direct) d'*arriver* est défini, il doit monter dans la position de sujet formel définie par T.

- (est arrivé une lettre) / (Pierre T (est arrivé (Pierre)))
 VP TP VP
 (Pierre T ((Pierre) *v* (a menti)))
 TP vP VP

Le cas du passif se rapproche de celui des inaccusatifs : les prédicats impliqués comportent un argument externe, mais ce dernier est neutralisé par la morphologie passive, selon un raisonnement désormais familier. Dans :

- (q) *Pierre a été bousculé*

la forme de départ est donc :

- (r) *T a été bousculé Pierre.*

(Cette forme de départ se manifeste plus directement quand l'argument interne est une phrase :

- (s) *Il a été décidé que la réunion se tiendrait demain.*)

Pourquoi *Pierre* doit-il monter dans la position de sujet formel, dissociant ainsi la forme prononcée de son interprétation ? Les faits d'accord montrent que T porte des traits de personne et de nombre. Ces traits ne peuvent pas être interprétés par l'appareil cognitif parce qu'ils n'entrent pas dans la définition intrinsèque de T ; ils doivent donc disparaître avant l'interface. La montée de l'argument interne *Pierre* (qui possède les mêmes traits, mais justifiés sémantiquement cette fois) permet d'éliminer les traits de T par identité. On généralisera en disant que les phénomènes d'Accord font partie intégrante de la caractérisation des transformations. Mais cette généralisation est abusive ou au moins incomplète : il existe d'autres moyens

d'éliminer les traits de T. L'existence en anglais d'un impersonnel adverbial *there* est particulièrement intéressante de ce point de vue ; en face de :

(t) *An unpopular candidate was elected*

on trouve :

(u) *There was an unpopular candidate elected* (ou *There was (elected an unpopular candidate)*- on ignorera ici la différence pour s'en tenir aux grandes lignes).

Dans le dernier exemple, l'accord se fait avec un argument situé à droite, sans transformation.

Les transformations doivent comporter un facteur supplémentaire, lié à l'exigence d'une réalisation phonétique dans la position de sujet formel. Finalement, le groupe nominal susceptible d'effacer les traits d'accord de T doit être resté « actif », c'est-à-dire qu'il ne doit pas avoir déjà provoqué l'accord d'un autre verbe :

(v) * *There seem (several people are friends of yours).*

(w) * *John to seem ((John) is intelligent) would be surprising.*

L'effacement des traits se fait à chaque étape (cycliquement).

On n'a fait dans cet article qu'effleurer les problèmes. Un certain nombre d'entre eux n'ont d'ailleurs pas reçu de solution satisfaisante aujourd'hui. Mais le programme est assez clair et permet d'espérer raisonnablement que la voie d'un réel approfondissement nous est ouverte.

Patrick BELLIER

BIBLIOGRAPHIE

BURZIO, Luigi (1985), *Italian Syntax : a Government-Binding Approach*, Dordrecht, Reidel.

CHOMSKY, Noam (1995), *The Minimalist Program*, Cambridge, Mass, The MIT Press.

(1999), *Derivation by Phase*, Cambridge, Mass, MIT Occasional Papers in Linguistics.

(2000), *Minimalist Inquiries : The Framework*, dans R. MARTIN *et al.* (2000).

EMONDS, Joseph (1978), The Verbal Complex V'-V in French, *Linguistic Inquiry*, 9, 151-175.

KASHER, Asa (ed.) (1991), *The Chomskyan Turn*, Basil Blackwell.

LARSON, Richard et Gabriel SEGAL (1995), *Knowledge of Meaning*, Cambridge, Mass, The MIT Press.

MARANTZ, Alec (1984), *On the Nature of Grammatical Relations*, Cambridge, Mass, The MIT Press.

Patrick Bellier

MARTIN, Roger ; David MICHAELS and Juan URIAGEREKA (eds) (2000), *Step by Step*, Cambridge, Mass, The MIT Press.

PARTEE, Barbara (1973), Some Structural Analogies between Tenses and Pronouns in English, *The Journal of Philosophy*, 70.

POLLOCK, Jean-Yves (1989), Verb Movement, Universal Grammar and the Structure of IP, *Linguistic Inquiry*, 20, 365-424.